Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 18 (1910)

Heft: 71

Artikel: La situation religieuse en France sous la IIIme République : l'ancien-catholicisme et les raisons de son insuccès momentané

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403763

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA SITUATION RELIGIEUSE EN FRANCE

SOUS LA IIIme RÉPUBLIQUE.

L'ANCIEN-CATHOLICISME

ET LES RAISONS DE SON INSUCCÈS MOMENTANÉ[1]).

III.

I. — Les griefs contre les défauts de la mentalité française ne sont pas d'aujourd'hui.

Hé, mon Dieu, nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés? [2])

« La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices et toujours dangereux de montrer ses vertus » [3]).

« Avec ces Français, il n'est pas permis de dire la vérité quand elle choque leur vanité » [4]).

« Notre seul esprit est d'avoir fait croire que nous en avions, car du véritable esprit de conduite et d'appréciation, de justice, de bon sens enfin, il n'y a trace ni dans nos mœurs, ni dans nos actes, ni même dans nos lois » [5]).

« Dans tous les temps, ce fut l'erreur de la prétendue politique conservatrice qu'il est expédient et habile de sacrifier le respect du droit au maintien des formes consacrées et des conventions sociales. On ne s'aperçoit pas qu'en dehors du principe de justice, l'ordre social n'est plus, en effet, qu'une convention, ou, si l'on veut, une association d'égoïsmes, n'est-ce pas le meilleur et le plus sûr moyen de le compromettre que de le défendre de cette manière,
Et propter vitam, vivendi perdere causas? [6]). Ce même critique

---

[1]) Voir la « Revue » de janvier et d'avril 1910.
[2]) Molière. — [3]) Chamfort. — [4]) Stendhal. — [5]) A. Dumas fils. — [6]) A. Sabatier.

remarque que le peuple français est souvent trompé par ses meneurs, qui lui cachent la vérité. Il fait cette remarque à la décharge du peuple. Toutefois il ajoute que ce peuple bon enfant ne montre pas toujours un grand désir de voir clair, ni le moindre esprit critique, et qu'il avale pendant de longues années les mensonges les plus ineptes, les fables les plus grossières, les raisonnements les plus absurdes. « Sa vie morale, ajoute-t-il, s'alimente à deux sources de passions ataviques et toujours hostiles. Il sent tour à tour sourdre, du fond de son âme obscure, tantôt la fureur religieuse qui fit la Saint-Barthélemy et la Ligue, à la fin du XVIe siècle, et tantôt la fureur révolutionnaire, qui fit la Terreur en 1793. Il brûle aisément ses idoles, sauf à les relever et à venir de nouveau leur faire amende honorable » [1]).

Un jour, M. Clemenceau a pressé la nation française de faire son examen de conscience et de considérer que, chez elle, le besoin de liberté ne se manifeste que par des révoltes intermittentes « quand la folie d'oppression dépasse la mesure ». « La méthode et la discipline de liberté, a-t-il dit, ne sont pas notre affaire. Comme l'aiguille tourne vers le pôle, notre esprit, dans la soumission et dans la révolte, s'oriente vers l'autorité. » M. Clemenceau veut parler de l'autorité de la Terreur blanche, et les Français qui l'invoquent se croient fraternels et charitables. « Eh bien! non, leur réplique-t-il, nous sommes encore plongés jusqu'aux lèvres dans le sanglant marécage de barbarie d'où l'humanité à tant de peine à sortir. » A. Sabatier, examinant cette situation et cette leçon, s'exprime ainsi : « Poursuivant son enquête et se demandant ce qui entretient cette mentalité héréditaire, M. Clemenceau n'hésite pas à s'en prendre aux « habitudes de domination de l'Eglise » et au genre d'éducation qu'elle donne aux esprits. C'est l'Eglise qui, par sa discipline morale et sa méthode de culture, entretient, suivant lui, ce respect superstitieux de la tradition et de l'autorité officielle, cette crainte instinctive du libre examen, l'incapacité radicale de la pratiquer pour y puiser une conviction individuelle et une règle de conduite intérieure. Ce que l'on demande toujours à ce peuple, du côté catholique ou du côté révolutionnaire, c'est d'abdiquer sa raison, en sorte qu'il n'obéit jamais à sa

---

[1]) « Journal de Genève », 4 juin 1899.

conscience, mais se fait toujours le violent instrument d'une pensée étrangère. Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, et les affirmations de l'éloquent publiciste appelleraient sans nul doute des correctifs ou des explications. Le problème qu'il soulève ainsi n'est pas autre chose que celui de l'éducation nationale. Dans cette œuvre d'éducation nationale, il est trop clair que ni la méthode catholique, ni la méthode laïque, ni l'Etat, ni l'Eglise n'ont réussi. L'une et l'autre donnent au pays les plus humiliantes déceptions. Si elles sont impuissantes, ne serait-ce pas qu'elles sont exclusives, qu'elles séparent violemment ce qui devrait être uni, et coupent en deux l'âme de l'enfant et, par suite, l'âme de la nation en superposant à une instruction sans idéal une religion sans moralité? » [1]).

Il y aurait ici beaucoup de considérations à faire sur le génie latin et sur le génie germanique, si je voulais remonter jusqu'aux origines et aux éléments constitutifs de la mentalité française. Mais, outre que ce retour en arrière serait inutile dans la question présente et qu'elle peut être expliquée à meilleur compte, je me borne aux simples remarques suivantes. Certes, il y aurait matière à satire : *difficile est satiram non scribere.* Mais je n'en ai ni le goût, ni le désir. Il est pénible d'avoir toujours à récriminer contre ceux qu'on aime. C'est une élégie qui s'élabore dans l'âme, et non une satire, malgré l'amertume des déceptions. A l'exemple de St. Paul, nous avons voulu être anathème pour nos frères, mais ceux-ci ne comprennent plus ce genre de dévouement. Il faut, coûte que coûte, leur dire la vérité; ils ne la comprendront que plus tard, mais il est nécessaire qu'elle soit dite maintenant. C'est de l'histoire qu'il faut écrire.

M. Cheradame a prétendu que « le Français ne connaît guère son histoire que depuis 1789 ». Est-ce même bien vrai? Passons. Toujours est-il que les anciens Gaulois se sont montrés très peu nationaux lorsqu'ils ont renoncé à leurs propres dialectes pour adopter le bas latin populaire. De même, en théologie, ils ont dédaigné leur Bérenger, leur Gerson, leur Richer, leur Richard Simon, leur Bossuet même, pour se soumettre aux idées d'un Lanfranc, d'un Anselme, d'un Thomas d'Aquin, d'un Scot, d'un Bonaventure, etc., tous étrangers. Et

---

[1]) Ibid.

ces étrangers les attiraient avec des mots et des formules que l'on ne comprenait pas toujours. Mais, déjà bien avant le moyen âge, il y avait dans les Gaules des mémorialistes qui faussaient l'histoire et l'orthodoxie. On sait avec quelle vigueur Lavertujon, par exemple, a mis en relief Sulpice-Sévère, lorsque celui-ci a signalé les calomnies lancées contre Priscillien et ses amis à la fin du IVe siècle [1]). Je cite cet exemple parcequ'il est très caractéristique et qu'il met à nu la légèreté avec laquelle trop de Français réputés sérieux dénaturent l'histoire. Lavertujon attaque en particulier M. de Broglie, relève ses méprises et ajoute : « Je sais bien qu'on en commet tous les jours de semblables. M. de Broglie est un coupable entre cent coupables; moins coupable que bien d'autres . . . Mais il nous est ici comme une leçon de choses appropriée à notre matière; et cette leçon a pour but d'obtenir que l'histoire devienne, *chez nous,* ce qu'elle devrait être : une école de respect et de vénération, non une lice où chacun pénètre pour s'exercer, suivant ses préférences . . ., à la critique hargneuse et au dénigrement. Je m'attaque ici, sans distinction ni catégories, *à une maladie française par excellence.* Jeter la bave, l'invective ou le mépris aux prédécesseurs, c'est proprement le *morbus gallicus* ».

Le parti ultramontain a traité l'ancien-catholicisme un peu comme certains fanatiques d'autrefois ont traité le priscillianisme. Toujours les mêmes procédés de fausses imputations, de mensonges, de calomnies haineuses.

Voltaire écrivait en 1767 à M. de Morival : « Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Nos prêtres et nos juges sont précisément ce qu'étaient les anciens Druides qui sacrifiaient des hommes. Les mœurs ne changent point. »

C'est peut-être exagérer que de prétendre avec M. Léon Millot qu'« en France on n'opère jamais les réformes que par l'absurde » [2]). Toujours est-il que, pour arriver au but, il faut

---

[1]) „Au milieu des intrigues politiques, des haines religieuses, des compétitions individuelles audacieusement déguisées sous le manteau de la Foi, Sulpice laisse entrevoir que les persécuteurs de Priscillien étaient de *véritables scélérats;* que les magistrats civils, à savoir l'empereur Maxime et son préfet du prétoire Evodius, ne songent qu'à gagner des partisans et surtout à remplir les caisses du fisc. Ces circonstances ajoutent encore à son irritation de voir la puissance politique intervenir *sous prétexte de défendre les intérêts dogmatiques*». *La Chronique de Sulpice Sévère,* t. II, p. 551—553.

[2]) « L'Aurore », 1er mai 1901.

souvent pousser les choses à l'extrême, et l'extrême est bien près de l'absurde. Or les anciens-catholiques n'ont pas voulu aller jusque-là; ils se sont tenus dans ce qu'ils ont cru être le dictamen de la raison, le critère exactement catholique, le dogme chrétien strict. Cette modération est, je le reconnais, une des causes de leur insuccès.

En France, tantôt on ne fait que parler sans agir, comme si les discours tenaient lieu d'action; tantôt, fatigué d'avoir trop discouru, on se tait précisément quand il faudrait prononcer la parole libératrice et réformatrice; on croit par ce mutisme suppléer à l'action vraie, sage, efficace, qu'il faudrait accomplir, *mais qu'on n'accomplit pas.*

Que de mots célèbres et mensongers! « Le gouverneur de Paris ne capitulera pas »; il a capitulé. « Je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux »; il y est rentré vivant et vaincu. « Nous ne céderons ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre territoire »; et on a cédé des forteresses et des provinces. Et ces mots sont des plus innocents. En théologie, les mots à effet et les fausses équivalences abondent et conduisent aux formules erronées et aux faux dogmes. C'est le résultat de l'éducation verbale et verbeuse qui est donnée partout. Les Français ont plaisir à s'entendre traiter d'orateurs: ils ne voient pas que la parole est souvent de l'action qui s'évapore, et que l'éloquence reste toujours creuse quand elle ne provoque pas des actes féconds. Il est à remarquer aussi qu'en France, après des discours retentissants, la plupart des crimes finissent par l'amnistie, comme on finit par fermer les yeux sur les faux miracles et par laisser passer les faux dogmes. « On va *phraser* tout simplement, disait Clemenceau, puisque c'est là chez nous ce qu'on appelle agir . . . L'amnistie, c'est le livre d'or de la décomposition française » [1]).

Très habiles pour poser des questions et soulever des difficultés, ces mêmes phraseurs sont incapables de les résoudre. Les problèmes demeurent pendants chez eux, alors même qu'ils sont déjà résolus chez les voisins. Ils ont des yeux pour ne pas voir. Les voisins s'indignent quand on les dupe, ils brisent l'idole; mais les Français dont je parle encensent l'idole, et rient des contradictions qu'on leur prêche; ils appellent cela

---

[1]) « L'Aurore » du 17 novembre 1899.

« rigolo », et ils déclarent « se faire une bosse » de ce que les voisins répudient avec énergie. Là on ricane, et l'on tourne dans les cercles vicieux comme l'écureuil dans sa cage; ici, on lutte contre l'abus jusqu'à ce qu'il soit réformé. Ailleurs, on s'organise contre l'infaillibilité papale; en France, on en plaisante, sans prévoir que la plaisanterie permet aux conséquences politiques les plus graves de s'enraciner dans la vie publique. Ainsi s'affadissent les caractères.

Le défaut de persévérance est la suite logique du défaut de sérieux. Les Français ont fait la révolution de 1789 pour fonder l'Etat rationnel; et à peine à la tâche, ils l'ont abandonné, rougissant de la Révolution et se jetant dans l'Empire. Dans le cours du XIXe siècle, ils renversent quatre ou cinq gouvernements et une centaine de ministères sans toujours savoir pourquoi, et même on peut dire que ce sont les plus mauvais qui ont duré le plus longtemps. Après chaque opération, on se lave les mains, comme après chaque changement de pape on acclame le St. Esprit! La Bible, on ne la lit pas; le Christ, on ne s'en soucie plus; la religion, chose indifférente; les dogmes, choses auxquelles on ne croit plus, mais qu'on laisse prêcher. Tout est pour la Madonne, St. Antoine de Padoue et le St. Père. Avec cela et par cela, la France est bien gardée, elle prospère! C'est l'infaillibilité du mécanisme et le mécanisme de l'infaillibilité. Aux yeux des masses, tout est mécanisme : l'Etat est un mécanisme, un vaste rouage; l'enseignement, un mécanisme; la religion, un mécanisme; l'Université et le clergé, mécanismes. Mais où est le premier moteur? Au dehors, et même à l'étranger. C'est le pape italien qui règle tout dans l'Eglise de France; c'est lui qui y est le mouvement et la vie, c'est lui qui y possède les clefs qui ouvrent tout et qui ferment tout; c'est lui qui mène les évêques, lesquels mènent les prêtres, et ceux-ci le troupeau. Le pape, qui est le moteur premier des moteurs seconds, est aussi la substance première des substances secondes. C'est lui qui tire les ficelles, et qui fait mouvoir jambes et bras, à son gré, à tous ses sujets. Quelle touchante administration! quelle sainte obéissance! quelle divine unité! Et les Français ultramontains auxquels on représente cet état de choses comme l'état parfait, se grisent de leur supériorité; et se croyant supérieurs, ils trouveraient ridicule qu'on leur parlât d'une réforme.

Fi d'une réforme! C'est du protestantisme. Cela sent Luther et Calvin. En France on révolutionne, mais on ne réforme pas; on ne perfectionne pas ce qui existe, on le détruit pour le remplacer par une chose plus mauvaise. Arrière le catholicisme d'autrefois, vive le nouveau catholicisme du pape et des jésuites! On remplace la monarchie par le césarisme, et le césarisme par la république, et celle-ci par je ne sais quoi de pire que tout le précédent, et l'on se croit en progrès! En religion, même procédé qu'en politique : on remplace la *respublica christiana* d'autrefois par le gallicanisme, celui-ci par l'ultramontanisme et l'infaillibilisme, en attendant le nihilisme. A chaque évolution, c'est un nouveau joujou, qu'on brise quelques minutes après, sans se fixer à rien de solide et de fécond. C'est toujours à recommencer; et plus ça recommence, plus c'est toujours la même chose.

Souvent, c'est sous l'empire des lubies les plus futiles qu'on part en guerre. Aujourd'hui, on ne voit que la race latine et grâce à la beauté de cette notion, qu'on croit profonde, on s'inféode à l'Italie et à l'Espagne, et on déclame contre l'Allemagne et l'Angleterre; et comme ces deux dernières nations sont censées personnifier le protestantisme, on maudit le protestantisme en faveur du papisme. La religion n'y est pour rien. C'est la notion de race qui inspire cette théologie. Malheur à l'ancien-catholicisme, qui dénonce ces absurdités; on le traite de protestantisme et de germanisme. Malheur à l'ancien-catholicisme, qui signale la science étrangère aux Français; les ultramontains français ne reconnaissent qu'une science, la leur, qui est la romaine, celle des congrégations romaines, en dehors de laquelle il n'y a que ténèbres.

Les Français avouent que leur orthographe est illogique, pleine de non-sens; mais ils se croient incapables de la réformer, et disent que c'est l'affaire des siècles. Comment, dès lors, leur parler de réformer leur théologie, leur religion? Ils ont peur de toucher aux *x*, aux *z*, aux *s*. Donc, que les superstitions soient éternelles! Toucher à un dogme, dit-on, c'est les renverser tous! Ebranler le concile de Trente ou celui du Vatican, c'est ruiner tous les autres. Tout ou rien! Manquer de respect au Saint-Père, c'est annihiler la divinité de Jésus-Christ. Telle est la mentalité de ces fétichistes, qui se rient du vrai Dieu, mais qui tremblent devant leurs fétiches. Telle est

la puissance des clichés les plus ridicules, dans le beau pays de France [1]). Aucun peuple n'est plus routinier, et même aucun n'est plus ennemi des vraies traditions. On s'engoue pour des modes absurdes, on condamne les réformes fécondes.

« De tout un peu, dit Faguet, et rien supérieurement, *à la française* ». La pointe est acérée. Il faut avouer qu'elle porte souvent juste : politique à la française, accord à la française, religion à la française . . . Hélas! — Disons vite qu'il n'en a pas été toujours ainsi; que la France a eu ses grands jours, et que rien n'empêche leur retour. Si la réforme ancienne-catholique n'est pas « à la française » dans le sens du papisme actuel, elle pourra être un jour « à la française » dans le sens du vrai gallicanisme d'autrefois.

Certes, Danton n'est pas notre idéal. Mais il faut reconnaître que, lorsqu'il s'écriait : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace », il était superbe. Il osait. Aujourd'hui, on n'ose plus : on n'ose ni conformer sa conduite à ses principes (quand on en a), ni répudier les compromis les plus honteux, ni profiter des leçons de l'histoire, ni dénoncer les mensonges, ni se ranger loyalement et énergiquement au parti de la vérité. On essaie de se justifier en proclamant la paix « à tout prix ». Illusion et sophisme. La paix vraie et féconde ne s'obtient pas à tout prix; elle n'est pas le prix d'une lâcheté, encore moins de mille lâchetés. Or c'est de celle-ci qu'on entend parler, lorsqu'on réclame la pacification en question : fermer les yeux à la justice, à la vérité, à la conscience, à l'honneur, voilà ce qu'on veut aujourd'hui sous le couvert de la « paix à tout prix». L'élite reproche souvent au peuple d'aimer sa malpropreté; l'élite d'aujourd'hui ne remarque pas qu'on peut souvent lui adresser le même reproche. L'histoire montre que certains hommes semblent nés pour l'esclavage, et que c'est contre eux surtout qu'il faut combattre pour détruire l'esclavage. Ces esclaves égorgent leurs libérateurs.

Non seulement on se dérobe à la lutte que le devoir impose, mais on lutte encore en faveur de ses propres ennemis. « Le Français, a dit Faguet, est un logicien romanesque. » Hélas! oui, très romanesque. Même ceux qui proclament que le duel est absurde, se battent en duel; même ceux qui se font gloire de revendiquer leur liberté, l'aliènent en se courbant

[1]) Voir le « Catholique national », 25 juillet 1908, p. 58-59.

devant un prétendu infaillible. Plus une opinion ne signifie rien, plus elle a de partisans ou de prétendus partisans. Les pires sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre : or, certains Français s'obstinent à ne pas vouloir entendre; même les pires révolutionnaires sont sur certains articles les pires routiniers : ils veulent tout démolir, mais n'améliorent rien. Le juste milieu leur fait horreur, comme tout ce qui est droite raison. S'ils réfléchissent, c'est pour trouver des raisons d'être déraisonnables, mais non pour s'éclairer. « Une de nos traditions nationales, disait Cornély, consiste à ne pas réfléchir avant d'agir, et à partir sans savoir où nous allons. » Nous allons à Rome, disait Brunetière; c'est là qu'il faut chercher ce que nous croyons! Excellente manière de fuir les responsabilités; chose très française aussi. Nouveau motif de repousser l'ancien-catholicisme, qui est, avant tout, un appel à la responsabilité et à la conscience, en matière de religion surtout.

II. — En soi, la politique devrait être distincte de la religion, et la religion distincte de la politique. Malheureusement, en France, les deux choses ont été souvent, sinon confondues, du moins associées et compromises l'une par l'autre. Le système des concordats a singulièrement favorisé cette association et cette compromission. Même encore aujourd'hui, sous le régime que nous appelons dérisoirement « séparation », le fameux article IV n'est que de la politique mise au service du papisme, article au fond antinational, antifrançais et antirépublicain. Cette fausse politique est aussi une des raisons de l'insuccès de l'ancien-catholicisme en France. L'ancien-catholicisme en appelle à la liberté que tout citoyen devrait avoir d'exercer son catholicisme; or c'est ce que l'article IV ne permet pas. L'article IV ne permet que le catholicisme approuvé par les évêques inféodés au pape. Tous les catholiques français qui, fidèles aux libertés gallicanes et aux traditions religieuses nationales du pays, veulent s'associer contre l'infaillibilité et la juridiction du pape, sont impitoyablement repoussés par l'article IV et condamnés par les juges de M. Briand. Donc la séparation de l'Eglise et de l'Etat est un leurre, la liberté des consciences et des cultes est une fiction; tous les avantages réels sont pour Rome, qui est seule admise à jouir des églises et des presbytères. Cette injustice criante a été mise en lumière dans la

presse religieuse indépendante, et particulièrement dans cette *Revue*. Je ne veux pas me répéter, mais seulement me compléter.

Ce qui frappe dans les milieux actuels, c'est le très grand nombre des *fatigués* et le nombre encore plus grand des *aplatis*. Les fatigués ont besoin de se croiser les bras dans l'inertie; les aplatis se livrent à toutes les bassesses pour obtenir des privilèges, des faveurs, des dispenses, des indulgences à propos de tout et dans tous les ordres de choses[1]). « On a toujours la politique de sa théologie », a dit Schérer ; la théologie papiste fait la politique ultramontaine; la théologie antipapiste réclame une politique de liberté, de raison et de conscience, donc aussi de justice et d'ordre. Là est la domination du pays par un monarque étranger, monarque des âmes et d'autant plus dangereux; ici, l'indépendance absolue du pays, la conciliation de la vie religieuse et de la vie nationale sans que l'une puisse nuire à l'autre.

Les Français que Rome a façonnés dès leur première enfance — ils sont nombreux — sont habitués aux demi-mesures; car Rome connaît les accommodements avec le ciel, l'art de la casuistique, les contours de la morale. Mais l'ancien-catholicisme, qui prêche la réforme selon l'Evangile et non selon les casuistes, ne connaît pas cette façon de pactiser avec le oui et le non, et d'entrer en négociation avec les arguties de la scolastique, avec les capricieuses évolutions de la dogmatique; il rejette énergiquement tout le système papiste, des pieds à la tête, et n'admet que le christianisme catholique, c'est-à-dire universel et intégral, selon le critère de l'ancienne Eglise, qui était si rationnel et si large.

Rome s'adresse surtout aux classes dites dirigeantes; on devrait plutôt dire dirigées. Or, l'ancien-catholicisme n'est pas une affaire de classes; il plane au-dessus de toutes, et déclare

---

[1]) Privilège de lire les livres à l'index, 3 fr.; privilège de la bénédiction apostolique et de l'indulgence plénière à l'article de la mort, 3 fr. 50; privilège de la bénédiction apostolique en cas de mariage, première communion, ordination, fêtes de congrégations ou d'œuvres, avec la photographie du Saint-Père par dessus le marché, 3 fr. 50! Le consentement de l'évêque diocésain est nécessaire pour d'autres faveurs, mais pas pour celles-là . . . Il faut lire toute la circulaire de la « Procure des prêtres du Sacré-Cœur de Jésus », publiée à *Rome*, avec catalogue et tarif. Le *Chrétien français* l'a reproduite dans son numéro du 12 janvier 1901. Et c'est ce qu'on appelle *de la religion*, dans les pays dévorés par la pieuvre romaine!

nettement que l'ancienne Eglise était, par sa constitution, une *respublica christiana* supérieure à la hiérarchie. La faillite politique, morale et religieuse des classes dirigeantes en France saute aux yeux des catholiques libres, qui ne relèvent que du Christ et de leur conscience. De même que les vrais Français font appel à l'énergie nationale, ainsi les anciens-catholiques font appel à l'énergie des fidèles et des paroisses contre la hiérarchie qui les exploite et les asservit. Les anciens-catholiques demandent que la loi soit appliquée à tout le monde, même au pape! Cette exigence a été déclarée « indécente » par un député, en pleine Chambre [1]).

Les livres, les revues, les journaux qui démasquent et réfutent les erreurs romaines, sont naturellement à l'*Index*. Autrefois les Français bons catholiques riaient de l'*Index* et des prohibitions des théologiens de la curie; aujourd'hui les condamnations de l'*Index* sont paroles d'Evangile. Cornély disait avec sa finesse habituelle : « Il y a en France tant de gens crédules, proie toute prête pour les menteurs et les sorciers, et qui vous répètent aujourd'hui ce qu'ils disaient naguère : « Je n'ai pas besoin de lire; mon opinion est toute faite, elle est indépendante de nos lectures ». Dès lors, à quoi bon lire les ouvrages des anciens-catholiques? Et c'est dans cette paresse et cette ignorance que croupissent les majorités. Et c'est ainsi que se forme la souveraineté du nombre contre la souveraineté de l'esprit. C'est encore Cornély qui disait · « En France, plus on est incompétent, plus on vous donne de choses à régler,

---

[1]) On lit dans le « Catholique national » du 2 février 1901 : « Les ultramontains réclament perpétuellement le droit commun; et quand on veut le leur appliquer, ils prétendent que c'est *indécent*. Telle est la mesure de leur bonne foi et de leur intelligence. Ce qu'ils veulent, ce n'est donc pas la loi pour elle-même, mais seulement l'avantage qu'ils retirent de l'application de la loi à leurs adversaires; pour eux, ils la violent. C'est la *décence!* « Que de fois la monarchie française n'a-t-elle pas rappelé la papauté et ses agents au respect des lois de la France et même des lois de l'Eglise! C'était, dans ce temps-là, le vrai catholicisme et le vrai patriotisme. Aujourd'hui, en pleine république, appliquer l'article 204 du code pénal à l'ingérence de Léon XIII dans la politique française, c'est *indécent*. Ainsi changent les mots, ainsi changent les choses. Il y a complète déviation de l'esprit, qui n'a plus le souci de la vérité, ni l'intelligence de la notion de loi, mais qui ne voit plus qu'une chose, une absurdité, à savoir : que le pape, étranger à la France, est le « souverain spirituel » des Français, et cela, sous le fallacieux prétexte que la France est catholique, et que le catholicisme a sa marque dans l'obéissance, non pas à l'Evangile, non pas aux traditions universelles de l'Eglise universelle, mais au pape! Quel étrange renversement des choses et des idées! Pauvre France, qui a perdu la notion même de l'Eglise, la notion même de la catholicité et du catholicisme! »

jusqu'à ce qu'enfin on arrive à l'épanouissement du système qui s'appelle la souveraineté du nombre ».

J'aurais long à citer, si je voulais rappeler ici les penseurs français qui tiennent le même langage. Voici un mot de Henri Fouquier en 1901 : « Nous avons mésusé du crédit que la fortune n'a jamais refusé complètement à notre race, par qui, jadis, s'accomplissait le geste de Dieu . . . Par une ironie cruelle, c'est surtout le bon sens qui a fait défaut à notre pays, qui passe cependant pour en être la terre classique. Non pas le bon sens un peu bas qui s'applique journellement aux petites choses de la vie, aux intérêts privés et à leur conduite. Ce bon sens, peut-être même en avons-nous trop, car il est de sagesse étroite et égoïste. Je veux parler d'un bon sens supérieur, de ce bon sens qui s'élève jusqu'à devenir une vertu, et qui enseigne aux hommes que le plus beau et le plus utile emploi qu'on puisse faire de la raison, c'est de la rendre maîtresse des rancunes, des haines et des passions ». Or, qui ne connaît l'*odium theologicum*, la violence de la passion ultramontaine contre tout ce qui n'est pas ultramontain? Aussi l'ancien-catholicisme a-t-il l'honneur d'être détesté de tout le clan papiste, où les virtuoses de l'injure se distinguent à qui mieux mieux contre lui. De même que Louis XIV, dirigé par les jésuites, a traqué les jansénistes, ainsi l'Etat au XIXe siècle, avec le militarisme et le papisme que lui ont inoculé Napoléon Ier et Napoléon III, a traqué, au nom du concordat, tout ce qui n'était pas romain, c'est-à-dire tout ce qui n'était pas soumis à Rome. Cette souveraineté despotique n'a laissé la liberté subsister que sur les murs des édifices publics avec l'égalité et la fraternité. Transformée en caserne, la France ne pouvait pas tolérer les catholiques qui voulaient se libérer du joug romain. « On n'avait jamais fait, a dit Taine, une plus belle caserne, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux arrangée pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioler ou gâter les parties hautes. » Allez donc, dans un tel milieu, prêcher l'émancipation de la raison et de la conscience! Concordat, budget des cultes, tout était pour les sujets du pape exclusivement; et après la suppression du concordat, tout est encore pour les seuls papistes, grâce à l'article IV de la loi Briand; et les papistes, en pos-

session des églises et des cures, peuvent ainsi évincer et écraser les catholiques indépendants. Briand et Cie ont beau proclamer la séparation; cette séparation n'existe ni en réalité, ni même sur le papier : c'est la séparation selon l'article IV, c'est-à-dire tout pour Rome et pour les évêques de Rome [1]).

En soi, la politique devrait être subordonnée à l'éthique; malheureusement, dans la France actuelle, c'est le contraire. La politique y gouverne tout, et quelle politique! Le *Temps* du 20 juin 1899 s'élève « contre l'hypocrisie politique », et il n'a que trop raison. Malgré toutes les récriminations, cette hypocrisie ne fleurit que plus belle. Le gouvernement verbalise contre les évêques du pape, qui s'en moquent et qui rient; la conscience n'existe pas plus d'un côté que de l'autre. C'est à qui roulera son adversaire. Plus Rome fait d'opposition au gouvernement, plus celui-ci, au lieu de gouverner en appliquant les lois existantes, préfère gouverner en faisant des lois nouvelles, sauf ensuite à ne pas les appliquer. Et, à ce jeu, c'est Rome qui gagne toujours. Et les grands politiciens du jour pérorent néanmoins à qui mieux mieux pour chanter leur victoire! Ces Français, nés malins, ne savent qu'admirer des nullités, subir des néants, adorer des zéros. C'est la politique du jour, la politique qui tue la justice par des amnisties sans cesse renouvelées, l'enseignement par de prétendues réformes de plus en plus déformatrices, et la religion par des faveurs perpétuelles accordées à l'ultramontanisme, le pire ennemi de la république. Cette illogicité gouvernementale déconcerte et décourage les vrais amis de l'équité et de la religion; les partisans du gouvernement répliquent qu'il faut bien ménager, en vue des prochaines élections, les électeurs ultramontains. Tout est là! Arrière les principes! Périssent les principes, vivent les élections! Gribouille a toujours raisonné ainsi, lâchant la proie pour l'ombre. Tel ministère triomphe, mais à la condition de faire, en dessous, les affaires du parti ultramontain, et par conséquent, d'entraver tout ce qui est catholicisme indépendant et antiromain. C'est ainsi qu'ont agi les Waldeck-Rousseau, les Clemenceau et autres [2]).

---

[1]) Voir la « Semaine littéraire » (Suisse), 16 mars 1907; article de M. Albert Bonnard, *L'heure présente en France*, p. 123-125.

[2]) On lit dans le « Catholique national » (décembre 1900, p. 99) : « *Quarante sous d'amende.* Les Assomptionnistes de Paris avaient déjà été condamnés à 16 francs d'amende pour avoir comploté contre le gouvernement. Le cardinal Langénieux vient

Ce n'est pas sans raison que les Parlementaires d'aujourd'hui sont appelés Parlementeurs; et que peut faire contre eux le parti de la vérité? Que peut faire le Lucifer de Ferdinand Fabre contre les attaques perfides de ses adversaires, qui finalement le mettent hors de l'Eglise? Que peuvent faire les anciens-catholiques de Paris, lorsque, pour discréditer leur cause, on la confie à des gens sans mandat qui ne peuvent que la compromettre? N'est-ce pas le cas de rappeler ces mots de Taine à Guizot : « Quand on regarde le passé de près et de sang-froid, on trouve qu'en général les Français depuis 89 ont agi et pensé, en partie comme des fous, en partie comme des enfants ». Leur papisme, en effet, — pour ne mentionner que ce point — contient de la folie et de la puérilité. De fait, la troisième République en France, sous le régime Briand, aura été le beau temps du cléricalisme; jamais ce système néfaste ne se sera fortifié comme à cette époque de prétendue séparation. C'est *le malaise de la démocratie.* Prière de lire le livre que M. G. Deschamps a publié sous ce titre en 1899, et qui est toujours actuel.

« Les longs espoirs et les vastes pensées, y est-il dit, ne sont plus à la mode. On vivote au jour le jour. Le souci de l'avenir immédiat nous dérobe la vue des perspectives éloignées. Nos hommes d'Etat sont ordinairement préoccupés par les mauvais tours que prépare, dans les couloirs, le machiavélisme des groupes . . . Chacun fait sa petite affaire; et c'est pourquoi les grandes affaires vont mal ou ne vont plus du tout. L'ironie a tué toutes les certitudes, appauvri toutes les sèves, paralysé toutes les énergies. Nous n'avons même plus la force de nier. A quoi, en effet, cela nous servirait-il? Nos ancêtres, gens naïfs, prenaient violemment parti dans les querelles divines et humaines. Intoxiqués de dilettantisme, nous sommes rarement capables d'un tel effort. Les Français, jadis, furent chrétiens ou athées, matérialistes ou spiritualistes, conservateurs ou révolutionnaires. Maintenant, beaucoup de gens n'ont plus la force de dépasser les limites *de la réaction religiosâtre, du piétisme*

---

de l'être à quarante sous pour avoir violé publiquement la loi. La prochaine fois on allouera à ces martyrs des dommages-intérêts! Telle est la pratique de la justice dès qu'il s'agit de Rome. On voit ce que deviennent la loi et la conscience, là où l'ultramontanisme fleurit. Bon courage à messieurs les politiciens qui favorisent les partisans de ces belles idées et de ce grand progrès! »

littéraire, du socialisme oratoire, de l'anarchisme mondain, du mécontentisme bavard ou de l'antisémitisme vociférant. On n'a pas le loisir de songer à la chose publique. On s'occupe de soi, rien que de soi. On s'arrange, on se case, on se débrouille. On a le culte du *moi,* la religion de *Bibi.* Notre philosophie, tout compte fait, c'est (si j'ose m'exprimer ainsi) simplement le *Bibisme.* En somme, on n'est pas trop malheureux sous ce régime égoïste et émollient. Surtout lorsque le temps se remet au beau et que le printemps sourit, on est assez disposé à prendre la vie en douceur. Rien d'ailleurs n'est négligé pour que nous soyons le plus joyeux peuple de la terre. Notre régime est à la fois triste et festoyant. C'est un mélange d'embêtement et de noce... Les bœufs gras se multiplient et revêtent une majesté de plus en plus officielle et sacerdotale... Le carnaval s'allonge indéfiniment » (p. 95-97).

Et encore : « Il était réservé aux snobs, qui profanent tout, de mettre la religiosité à la mode, de transformer les fêtes rituelles en kermesses, et de faire de la parole chrétienne un sport. Beaucoup de personnes, plus ou moins éloignées du catéchisme chrétien et des vertus évangéliques, se croient encore obligées de célébrer, par des ripailles solennelles, cette nuit mémorable de l'an 750 de Rome, où naquit, dans un village de Judée, Jésus le Nazaréen. Pendant tout le mois de décembre, des arrivages d'huîtres préoccupent l'âme soucieuse de nos principaux restaurateurs. La chambre syndicale de l'alimentation est sur les dents. Des caisses de champagne encombrent les cabarets où fréquente l'aristocratie de la troisième République... Pourquoi ? C'est que le réveillon de la nuit de Noël, destiné par la prévoyance de la primitive Eglise à réconforter les fidèles affaiblis par le jeûne, s'est changé en une mangeaille quasiment nationale, en une sorte de 14 juillet nocturne, auquel il n'est pas nécessaire d'apporter l'excuse d'une longue abstinence ni la sécurité d'âme que donne une bonne communion. Evolution des genres... » (p. 102-103).

Et M. Deschamps décrit avec la même exactitude satirique l'« évolution » du carême et de la fête de Pâques dans le pays où règne le jésuitisme (p. 104-109). C'est effrayant. Comprend-on maintenant comment, là où la religion est tombée si bas et où la conscience est si oblitérée, il est impossible d'opérer une réforme du catholicisme romain et un retour aux croyances et

à la discipline de l'ancienne Eglise? Notre devoir est de tenir bon jusqu'à ce que des jours meilleurs se lèvent.

Le parti radical, au lieu de travailler à habituer le peuple aux mœurs de la liberté, soit de la liberté politique, soit de la liberté religieuse, a conservé et fortifié les institutions opposées à ces libertés; de temps à autre, il a consenti à combattre le cléricalisme dans quelques effets, mais toujours il a refusé d'en détruire la cause. Cette cause, qui est la papauté, est plus puissante que jamais en France, où elle fait mouvoir à son gré évêques et curés, ce qu'elle ne pouvait pas sous le régime concordataire. Tel est le recul. Loin de se développer, les idées libérales se sont éclipsées; elles n'existent qu'à l'état de fictions : car les actes tournent de plus en plus au triomphe de ce socialisme qui est toujours prêt à marcher la main dans la main avec le parti ultramontain. C'est ainsi que le cléricalisme militant envahit chaque jour davantage les cercles catholiques d'ouvriers, les écoles libres, une partie de l'université, de la magistrature, de l'armée, les œuvres de bienfaisance, etc.

Etrange logique, que celle d'un Etat qui se dit séparé de la religion et qui protège une Eglise, l'Eglise romaine, dont le dessein bien arrêté est de résister à cet Etat et même de l'asservir le plus tôt possible! Où est la franchise? Et comment l'Etat peut-il croire ses intérêts sauvegardés, lorsqu'il entretient son plus terrible ennemi et qu'il paralyse ses meilleurs amis? L'Etat n'a pour résoudre les problèmes soulevés que des moyens politiques, manifestement inférieurs au but à atteindre. Les moyens spirituels et religieux seuls peuvent conduire au but et à la pacification. Mais où l'Etat les prendrait-il, puisqu'il ne favorise que ce qui conspire à l'ébranler et puisqu'il repousse les catholiques nationaux, les seuls qui militent contre Rome? L'impasse est visible.

Une des tristesses de l'heure présente, c'est la lassitude du parti radical, de ce même parti qui, il y a quarante ans, avait compris la nécessité de lutter pour la civilisation et pour la liberté contre Rome. Ses efforts ont vite été suivis de lassitude, à peu près partout. Les lutteurs ont voulu se reposer, et ce repos leur a été fatal. Ils se sont habitués à l'inertie et à tous les vices qu'elle entretient, à l'erreur, à mille illusions, à mille compromissions fatales, disons le mot, à des lâchetés qui ont livré à Rome une forte partie de la citadelle libérale.

Certes, nous ne nous dissimulons pas la gravité de l'obstacle politique qui nous entrave, obstacle d'autant plus grand que nous nous refusons à faire de la politique. Cet obstacle, le voici. Les Etats modernes ne peuvent gouverner qu'avec la majorité; c'est une fatalité imposée par le suffrage universel encore mal réglé. Il leur faut donc à tout prix avoir une majorité favorable à leurs projets. Or ils ne peuvent l'avoir qu'avec le concours du pape et du parti ultramontain. De là la nécessité où ils sont, politiquement, de sacrifier la minorité ancienne-catholique au parti de Rome. Cet obstacle nous tiendra évidemment en échec aux yeux de tous les partis politiques tant que nous ne serons pas en état de faire pencher la balance, par notre concours, en faveur des gouvernements, et tant que ceux-ci seront obligés d'acheter le concours ultramontain. C'est ainsi que la politique du suffrage universel et le jeu des partis étouffent la religion dans nombre de citoyens.

III. — La lassitude est évidente. Or elle conduit fatalement à la victoire de l'inertie sur le travail, car le travail s'use ou se décourage, tandis que l'inertie persévère d'elle-même. L'attitude des bras croisés est donc destructive, en religion plus encore qu'en politique, et d'autant plus destructive que, pendant ce temps, l'ennemi s'organise, serre ses rangs, augmente son personnel, prépare l'attaque, fait de la propagande, travaille activement à ses intérêts. C'est la fourmi qui se prépare à dire à la cigale : « Vous chantiez, j'en suis fort aise, eh bien! dansez maintenant. »

On veut à tout prix s'éviter des difficultés. Delà le silence, le mutisme et l'indifférentisme. De même que nombre de citoyens ont le dégoût de la politique et fuient les urnes, ainsi nombre de fidèles éprouvent le dégoût de la religion et fuient les offices religieux. La plaie de l'indifférence est à peu près générale. Lorsque l'erreur, le mensonge, la superstition, la duperie, sont partout, on ne se scandalise plus, pas même du scandale; on aurait trop à faire. Dans cet état d'âme, on est insensible à toute idée de réforme. Même ceux qui condamnent la routine, la pratiquent. Même ceux qui savent que le papisme est un tissu d'erreurs, le tolèrent et en gardent l'étiquette : « J'y suis, j'y reste »!

Ce mal est d'autant plus grand que le milieu ambiant le

favorise. En France, « la saison des choses vaines », dont parle Montaigne, dure d'ordinaire longtemps; les affaires sérieuses y sont impitoyablement renvoyées à un lendemain souvent éloigné. Parlez visions et miracles, vous serez écoutés; mais prêchez les vrais dogmes, les doctrines d'amélioration morale, les devoirs de la conscience, vous serez dans le désert. Heine a certainement exagéré, lorsqu'il a prétendu « que la vieille religion en France est radicalement morte et déjà tombée en dissolution; que la majorité des Français ne veut plus entendre parler de ce cadavre et se tient le mouchoir devant le nez quand il est question de l'Eglise ». On sait ce que le mot « Eglise » signifie sous beaucoup de plumes. Toujours est-il que le parti de l'incrédulité en France est considérable, et que, même parmi les « gens bien », beaucoup jugent du *bien* d'après le qu'en dira-t-on et règlent leur attitude religieuse sur leurs intérêts. Nombre de dévots, au lieu de s'élever contre l'erreur et le scandale, gardent le silence par piété, et font consister le devoir dans la résignation à tolérer le mal : *pro pietate mentiri.* L'intention est touchante, mais quelle déplorable religion! Que d'évêques ressemblent à celui d'Angers, M. Angebault, qui imposait silence à son vicaire-général Bernier, pour plaire aux jésuites et à Dom Guéranger [1]! Les anciens-catholiques, qui condamnent tout pacte avec l'erreur, et qui veulent briser l'idole et non l'encenser, ne pouvaient donc qu'être écartés comme des importuns. Très importuns en effet, mais non pas inefficaces. Leur attitude produira son effet plus tard, *in tempore opportuno.* Le travail de la germination n'est pas visible, mais il est réel; patience! Les anciens-catholiques ne sont pas des arrivistes; aucun d'eux n'a fréquenté les antichambres où l'on postule l'épiscopat, l'archiépiscopat, le cardinalat, etc. L'arrivisme est fondé sur les petites ruses, les petits moyens, la petite morale, la casuistique; voilà pourquoi le jésuitisme a tant de partisans, et la réforme du catholicisme si peu. « Les Français, a dit M. Aulard, aiment mieux subir le catholicisme en s'en moquant que de faire le rude et brisant effort de révolutionner leur propre conscience. »

Et dans le caractère français, on ne trouve pas seulement cette disposition à la moquerie, même envers ce qu'on affecte

---

[1]) Bernier, par Houtin, p. 331.

de respecter, mais aussi une disposition à la duperie, soit active, soit passive. « Aucune nation, disait Gorani au dix-huitième siècle, n'est plus facile à duper que la française. » Et c'est encore vrai au vingtième. Le Français, souvent plus naïf que malin, s'emballe et se laisse emballer avec une extrême facilité, lorsque l'emballeur lui plaît et qu'il a de la « gueule ». Les Gambetta, les Flaubert, les Veuillot et tant d'autres le savaient. Et une fois emballé, le Français revient difficilement de son emballement, même quand il a conscience de son tort : il n'ose pas! Tel qui a le courage militaire ou le courage civique, manque du simple courage moral qui consiste à braver un sourire railleur et à rétracter une erreur. Le respect humain est encore très puissant sur nombre de caractères timides. C'est un jésuite, le P. Chervoillot, qui a remarqué que « le vice foncier de l'âme française, c'est à savoir le respect humain . . . et l'universelle lâcheté qui courbe le front même des illustres et des puissants » [1]). Beaucoup de frondeurs à huis-clos, ne pipent pas en public : ils craignent de s'aliéner la clientèle, de compromettre l'avancement. Vive la prudence! Mais arrière la bravoure, arrière la loyauté! La conscience de ces gens-là, c'est l'art de sauver la situation et d'envoyer promener la vérité et la morale. Aux fêtes de la déesse Raison, le peuple de Paris était enthousiaste; en 1804, il se ruait au pavillon de Flore, sous les fenêtres de Pie VII, en criant : Vive le pape! Et à Notre-Dame, quand Napoléon se couronnait lui-même devant le pape ébahi, ce même peuple applaudissait en pleine église non plus le pape, mais l'empereur! Fiez-vous donc à une telle versatilité, comptez donc sur la fidélité de quelqu'un qui ne se complaît que dans l'infidélité, faites donc des réformes religieuses avec une foule qui tient plus aux abus et aux mensonges qu'à la vérité, et qui courra acclamer les jésuites le lendemain du jour où elle les aura expulsés!

On a dit qu'en France, celui qui ne veut pas être enclume doit être marteau. Les anciens-catholiques se sont refusés et se refuseront toujours à être soit enclume soit marteau. Leur dignité est de n'être ni l'un ni l'autre; ils ne veulent ni écraser, ni être écrasés. On a beau leur répéter que la France est encore aujourd'hui la terre bénie de la scolastique, et qu'il

---

[1]) *Etudes*, 5 juin 1907, p. 621.

faut faire de la scolastique pour réussir; ils préfèrent l'insuccès à un tel succès.

C'est dans le « Journal des Débats » (26 juillet 1897) qu'on trouve les aveux suivants : « Je crois bien que nous devenons un peu fous. Dans quelques années, quand nous aurons retrouvé nos esprits et notre équilibre, il y aura une belle enquête à faire, un beau rapport à écrire pour une commission d'aliénistes. « Du progrès de l'aliénation mentale à la fin du dix-neuvième siècle; ses causes, ses caractères, ses résultats. » Nous sommes envahis, pour le quart d'heure, par les mages, les prophètes, les somnambules, les sorciers et les charlatans. Chaque jour amène sa surprise ou sa bouffonnerie. Nous nous faisons peu à peu des âmes charentonnesques, crédules et surexcitées... C'est tout de même une drôle d'époque, que celle où Mlle Couesdon et l'ange Gabriel, l'abbé Schnébelin et les bâtons de chaise, Cornélius Herz et le Parlement français, ont des rapports si étranges! L'Ecclésiaste a dit, je crois, que « la sottise des hommes était sans fond, comme les abîmes de la mer ». Ne nous donnons pas le ridicule d'y faire constamment de nouveaux sondages. Nous avions jadis la réputation d'un peuple spirituel et pondéré; on parlait de l'âme française comme d'une âme légère, lucide, saine et joyeuse. Si nous nous mettons à devenir un peuple de jobards et d'agités, on ne voit pas bien ce que nous y gagnerons; on voit déjà ce que nous avons perdu. La moquerie nous reste : c'est un dérivatif; ce n'est peut-être pas un reconstituant. »

De tels aveux nous sont précieux. Ils prouvent que dans un milieu d'une telle mentalité, la réforme ancienne-catholique-profondément rationnelle et religieuse, ne pouvait qu'avoir le sort du bon grain qui tombe sur un rocher. Trop de Français ont trop sucé avec le lait le mensonge social pour bien goûter la vérité, soit celle de la nature, soit celle de l'histoire, soit celle de la religion; ils préfèrent les légendes aux faits, le pape au Christ, Lourdes au Calvaire, les décisions romaines à celles de la conscience, l'obéissance aveugle au travail de la raison autonome et responsable; ils savent qu'en agissant ainsi, ils ne sont pas dans la voie droite, mais ils sont dans la voie de tout le monde, dans la voie large, dans ce qu'on appelle le bon ton, et cela leur suffit. Ils rougiraient de tromper, mais ils sont heureux d'être trompés : *mundus vult decipi*. Les anciens-

catholiques le leur répètent; mais arrière les anciens-catholiques!

Le fond de l'ultramontanisme, c'est l'association de la religion avec des légendes de toutes sortes, avec mille mensonges historiques, avec une casuistique et une discipline frelatées, avec des erreurs politiques et sociales que les chefs ecclésiastiques veulent exploiter dans l'intérêt de leur système. Tout cela, exposé comme une institution divine, avec une intransigeance infaillible, avec un fanatisme qui se croit héroïque et qui pousse tout à l'extrême. Les gloires les plus récentes de cette étrange école sont les Rohrbacher, les Darras, les André, les Bouix, les Davin, les Jules Morel, les Guéranger, les Ségur, les Louis Veuillot, les Barbey d'Aurévilly, etc.; c'est dans les écrits de ces hommes qu'il faut chercher le vrai ton de la maison, l'esprit même du système. C'est dire que l'ultramontanisme est aux antipodes de l'ancien-catholicisme, et, par conséquent, qu'il ne saurait y avoir place pour celui-ci là où la place est occupée par celui-là. Toujours les théologiens ultramontains et les éditeurs ultramontains s'efforceront de condamner au silence les théologiens qui démasquent les erreurs romaines [1]).

---

[1]) On lira avec intérêt cette lettre typique de *Jean Vrai,* publiée dans le « Chrétien français » du 3 septembre 1903 : « Vous avez mille fois raison, Monsieur, de vous défier des histoires écrites avec passion et partialité. Malheureusement l'Eglise romaine n'en accepte guère d'autres. Le mensonge et la dissimulation sont les conditions indispensables pour trouver un éditeur catholique et pénétrer dans nos séminaires et nos maisons religieuses. Quiconque voudrait être pleinement sincère devrait d'abord éditer son livre à ses propres frais, et dans une librairie dont le nom seul serait une cause anticipée de discrédit. Il devrait en plus s'attendre aux foudres de l'Index, aux calomnies contre sa personne, à la misère et à la famine s'il n'a pas de fortune, enfin à toutes les persécutions qui consolent encore la Papauté et ses partisans d'avoir perdu les terribles armes de l'Inquisition. Une situation tout à fait indépendante, avec un nom déjà célèbre et faisant autorité, peuvent à la vérité modifier ces perspectives. Tel est le cas de Mgr Duchesne. Ses *Premiers temps de l'Etat Pontifical* (1898) mettent dans un jour complet les papes de 754 à 1073, et je ne sache pas qu'il ait été fort persécuté pour cela. Mais il est membre de l'Institut et directeur de l'Ecole Française à Rome, double position qui le met à l'abri des colères ecclésiastiques. Tout autre eût été écrasé pour beaucoup moins; quand on n'est pas Mgr Duchesne, il faut pour marcher dans la même voie que lui, recourir à l'anonymat, ce qui diminue le danger de la sincérité sans le supprimer complètement, ou bien avoir rompu préalablement avec Rome. Le pseudo-Janus a ainsi publié *Le Pape et le Concile* en 1869, l'ex-abbé Guettée *La Papauté schismatique* en 1871. Si vous ne connaissez pas ces deux livres, permettez-moi de vous les recommander. Vous y trouverez tout autre chose que « des tirades déclamatoires ou haineuses », comme vous qualifiez si bien ce qui remplace les faits, les dates, et la saine critique chez tant d'adversaires de la Papauté, et donne tant de prise sur eux.

Il faut remarquer aussi que les anciens-catholiques en appellent avant tout à la raison, à la science, à la vérité; que cette tournure d'esprit indispose contre eux les personnes dont la religion est, avant tout et souvent même exclusivement affaire de sentiment. Bien que les anciens-catholiques sachent avec Malebranche que « l'idée pure ne soulèvera jamais un fétu », et qu'ils se gardent bien, en conséquence, de ne faire que de la métaphysique, cependant je comprends qu'ils ne donnent pas assez satisfaction aux personnes qui se méfient du raisonnement et qui ne veulent s'en tenir qu'aux inspirations sentimentales. C'est là aussi un des motifs de leur isolement. Stuart Mill a dit excellemment : « Tant qu'une opinion est implantée sur les sentiments, c'est en vain qu'on lui oppose les arguments les plus décisifs; elle en tire de la force au lieu d'en être affaiblie. Si elle n'était que le résultat du raisonnement, le raisonnement une bonne fois réfuté, les fondements de la conviction seraient ébranlés; mais, quand une opinion n'a d'autre base que le sentiment, plus elle sort maltraitée d'un débat, plus les hommes qui l'adoptent sont persuadés que le sentiment doit reposer sur quelque raison restée hors d'atteinte. Tant que le sentiment subsiste, il n'est jamais à court de théories; les brèches de ses retranchements sont bientôt réparées. Or nos sentiments sur l'inégalité des sexes sont, pour bien des causes, les plus vivaces et les plus enracinés de tous ceux qui font un rempart aux coutumes et aux institutions du passé et les protègent: il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient les plus fermes de tous, qu'ils aient le mieux résisté à la grande révolution intellectuelle et sociale des temps modernes, il ne faut pas croire non plus que les institutions le plus longtemps respectées, soient moins barbares que celles qu'on a détruites ».

J'ai moi-même en manuscrit, les Ephémérides complètes (dont le « Chrétien français » ne peut donner que quelques échantillons) avec des tables qui permettent de s'en servir pour reconstituer siècle par siècle l'histoire de la Papauté, telle que vous la désirez. J'ai aussi un dépouillement complet de la Patrologie des quatre premiers siècles qui montre combien l'Eglise était primitivement loin de la constitution monarchique et comment a commencé de s'étendre sur la fin de cette période l'autorité des évêques de Rome. Je ne parle pas de plusieurs autres travaux du même genre. Mais faute de ressources et de liberté, je n'ai pu jusqu'à présent en éditer aucun. Je crains même que ces fruits de longues années de labeur soient destinés à périr bientôt avec moi. Je m'en console pourtant en pensant que bien d'autres travaillent aujourd'hui à faire la lumière, et qu'il importe peu qu'elle soit répandue par moi plutôt que par eux. Elle le sera toujours, parce que les temps sont visiblement venus. »

On le voit, la question de la réforme catholique est très complexe. Les grosses difficultés ne sont pas objectives, mais subjectives : c'est la mentalité française actuelle qui constitue le grand obstacle à son acceptation. On aime le mal et l'on repousse le remède; on chérit la déformation et l'on ne veut pas entendre parler de la réformation. Les principes sont mal portés; quiconque en formule un, est tenu pour un doctrinaire, c'est-à-dire pour un brouillon : vive la tolérance et la paix à tout prix; donc pas de discussion! Laissons couler l'eau sous le pont, et après nous le déluge! Elle est la sagesse du jour! Un officier français, Darget, vient d'écrire : « Du haut en bas de l'échelle sociale, je ne vois que défaillances de caractère. Or, je prétends que, même à défaut de caractère, *la vraie habileté consiste à faire tout simplement son devoir*. Il est douloureux de voir la crainte de se compromettre, la veulerie générale envahir notre société, le cœur de chacun se fermer à l'énergie, l'égoïsme s'agrandir, la conscience s'endormir, le sens juste se corrompre, la liberté abdiquer ».

Dans un tel état de choses, c'est le petit nombre qui a raison, et l'insuccès est loin d'être une preuve d'erreur. M. Tyrrell a dit avec un parfait bon sens : « Tel insuccès apparent est toujours fécond en quelque gain plus grand pour l'humanité ». Nous revendiquons aussi pour nous cette autre maxime : « Tout acte de dévouement pour la vérité et la justice, arrive toujours à sa fin ». Ce n'est qu'une question de temps. On peut persécuter la vérité, disait Claude, mais non la vaincre : *veritas fatigari, vinci non potest*. Donc patientons et soyons pleins d'espoir. Après la décrépitude, la renaissance; après l'hiver, le printemps. Ces mêmes Français qui aujourd'hui sont si superficiels, si frivoles, demain se réveilleront et déploieront une activité nouvelle; déjà même maintenant, n'en voyons-nous pas ça et là des indices significatifs? les frayeurs de Pie X n'en sont-elles pas des preuves? Redisons avec joie ces vers, toujours vrais, de Ronsard :

Le Français semble un saule verdissant :
Plus on le coupe et plus il est naissant,
Et rejetonne en branches davantage
Et prend vigueur dans son propre dommage.

C'est aux gens de raison à rester fermes contre les chimères de la crédulité et de la superstition. C'est au gouverne-

ment à parler avec énergie et à faire comprendre à la papauté jésuitique que les illusions d'antan sont désormais impossibles et qu'il faut se résigner à la réalité. Le progrès des esprits est tel que les hérésies de la veille sont devenues l'orthodoxie du lendemain. Les anathèmes de la curie sont des recommandations, et, comme le pressentait Brunetière (un des cardinaux verts), « le progrès scientifique et intellectuel ne consiste peut-être qu'à transformer en vérités courantes et banales des idées qui furent, à leur heure, originales, téméraires et blasphématoires ». C'est ainsi, nous n'en doutons pas, que les doctrines anciennes-catholiques apparaîtront de plus en plus vraies à qui les examinera de près. En tout cas, nous aurons fait notre devoir de défenseurs, de lutteurs et de laboureurs, et nos pouvons, avec St. Jean Chrysostome, répliquer à nos adversaires : « Equidem semina jacio : si terra sis pinguis semen excipiens, etiam segetem reddis : sin autem petra sis sterilis, nullo meo vitio id fit ». Non seulement nous avons « vécu » à une époque où les puissants du jour faisaient tout leur possible pour nous empêcher d'être, mais encore nous avons travaillé, labouré et semé.

On nous parle de revers. Soit. Que de généraux de valeur ont plus appris dans leurs revers que dans leurs succès! Triompher n'est pas difficile quand on a en mains les moyens certains du triomphe; mais ce qui est difficile et méritoire, c'est de ne se laisser ni déconcerter, ni ébranler, même quand on est momentanément battu. Napoléon Ier disait qu'une bataille n'est perdue que si on la croit perdue. Or, les anciens-catholiques ne croient nullement perdue la bataille engagée contre Rome. La bataille de Marengo, perdue à trois heures, a été gagnée à six. Nous aussi, nous vaincrons à six, disons même à douze, disons si l'on veut demain. Le demain est à Dieu, non au pape. *Dum spiro, spero.*

Terminons enfin cette longue étude. L'insuccès momentané de l'ancien-catholicisme en France ne tient pas à l'essence même de l'ancien-catholicisme, mais aux déplorables circonstances dans lesquelles et par lesquelles son action a été méconnue et entravée. La France a glorifié autrefois le catholicisme d'autrefois; pourquoi ne pourrait-elle pas le glorifier encore, lorsqu'il se montre apte à s'harmoniser avec tout ce que la civilisation moderne exige au nom de la science, de la

saine autorité et de la saine liberté? Oui, elle le pourrait, et lorsque ses yeux s'ouvriront, elle le fera.

Mais pour le moment, elle est aveugle. Les erreurs de son instruction faussée par le jésuitisme, les mensonges dont elle a été nourrie depuis plusieurs siècles et qui ont affecté sa mentalité, les habitudes néfastes qu'elle a prises sous l'influence de chefs trop habiles à la séduire et à l'exploiter, tout cela l'a mise dans l'impossibilité d'entendre raison, de discuter froidement et exactement les problèmes religieux soulevés devant elle. On lui a fait transformer ces problèmes d'ordre purement moral et religieux, en problèmes politiques et sociaux; on en a fait des questions de partis et d'amour-propre, voire même de vanité nationale. Dans ce détournement des choses les plus simples, dans cette déviation des affaires de la conscience et de la religion, les foules toujours naïves et faciles à tromper, se sont laissé entraîner à des mirages de piété, de superstitions, de visions, de miracles, où l'illusion s'est substituée à la raison, et où on leur a fait croire qu'il s'agissait pour elles d'un relèvement moral et national, tandis qu'il ne s'agit en réalité — les faits ne le démontrent que trop — que d'intrigues politiques, d'exploitations de la sottise populaire, toutes choses qui abaissent la France devant les autres nations, en la jetant aux pieds d'un homme impuissant à sauver qui que ce soit, impuissant même à diriger sa propre barque, laquelle chavire de plus en plus.

Les anciens-catholiques, il faut le reconnaître, ont eu le grand tort de ne pas comprendre ce qui mène au succès. Leur succès eût été peut-être complet, s'ils eussent flatté les passions mystiques des masses : ils auraient dû exalter le chauvinisme clérical, griser le clergé au moyen des formules théologiques sonores qui lui portent au cerveau; ils auraient dû outrer les questions, inventer des dogmes nouveaux et des dévotions nouvelles, emboucher des trompettes prophétiques, imaginer des scapulaires de formes nouvelles, des médailles suggestives en l'honneur de Saints nouveaux, des fêtes nouvelles, des cantiques glorifiant le fanatisme, etc. Mais, au lieu de cela, qu'ont-ils fait, les insensés? A ceux qui voulaient se ruer dans la servitude, ils ont prêché la liberté; à ceux qui réclamaient un roi des âmes et un maître des consciences, ils ont dit : Vous n'avez

qu'un maître, le Christ. A ceux qui étaient assoifés de dogmes nouveaux, ils ont répondu avec le pape Etienne : *Nihil innovetur nisi quod traditum est.* A ceux qui revendiquaient la nécessité d'un magistère, ils rappelaient qu'il n'y a qu'un évangile, et que cet évangile a été confié une fois pour toutes, non à l'arbitraire d'un homme ou d'une hiérarchie, mais à la garde de toute l'Eglise, comme un dépôt sacré et inviolable...

Comment, dès lors, l'ancien-catholicisme, avec ce bon sens et cette foi chrétienne, n'aurait-il pas été repoussé, calomnié, détesté, par la meute des adversaires du vrai Maître, du vrai Christ, de l'Evangile véritable et du catholicisme véritable? Hélas! Cette aversion ne se comprend que trop. Mais il est permis de croire que la crise de cléricalisme et d'impiété que la France révolutionnée traverse, sera courte, et que des jours de sagesse, de liberté, de religion sérieuse, renaîtront bientôt pour sa gloire et sa prospérité.

On objecte aux anciens-catholiques : Cette indifférence dont vous vous plaignez, cette perversion de la religion par la politique, cette difficulté que vous trouvez à secouer les masses et à les ramener à la pratique de la religion, tout cela existe aussi bien pour les ultramontains que pour vous; et les ultramontains en viennent à bout. Pourquoi vous, anciens-catholiques, ne savez-vous pas tirer parti de ces mêmes difficultés? Evidemment la faute en est à vous ou à vos doctrines. — La réponse est aisée et péremptoire. Les ultramontains réussissent parce que, loin de chercher à corriger le mal, ils l'entretiennent et l'exploitent; ils attirent à eux par l'esprit de parti, par la crédulité, par la superstition, toutes choses qui plaisent aux majorités, tandis que les anciens-catholiques combattent ces mêmes choses, et prêchent aux majorités la nécessité de faire travailler leur raison, de chercher la vérité avec conscience, de juger sévèrement leur conduite, de ne pas compter sur l'absolution illusoire d'un confesseur commode, mais de se soumettre loyalement aux impitoyables exigences de la droite raison et de l'Evangile exactement compris. En vérité, cette religion selon l'esprit est difficile à pratiquer; le grand nombre lui préférera toujours la religion matérielle et aisée des actes extérieurs, des amulettes, du salut par la crédulité, par l'eau bénite et par l'aumône. Les deux systèmes sont trop différents pour

que leurs oppositions n'éclatent pas aux yeux : là, le salut par l'obéissance au pape, qui efface tout; ici, le salut par le changement de vie et par l'obéissance à la conscience, qui, si elle est droite, ne transige pas.

Qu'on veuille bien le remarquer, les insuccès de l'ancien-catholicisme ne viennent pas seulement de la difficulté morale qu'il y a à le réaliser, des sacrifices trop pénibles imposés à la conscience de quiconque veut se réformer soi-même avant de chercher à réformer autrui. Cet insuccès vient aussi d'un autre élément essentiel de l'ancien-catholicisme, élément que j'appelle non plus l'élément de réforme, de conscience et de devoir, mais l'élément de *liberté*. L'ancien-catholicisme a un tel respect de sa propre liberté qu'il veut respecter plus encore la liberté de ses voisins : delà ce qu'on appelle son manque de zèle, son horreur du zélotisme et du propagandisme. L'ancien-catholique ne va pas à la chasse aux baptêmes, aux mariages, aux enterrements; il ne se jette pas sur les fiancés pour leur imposer d'élever leurs futurs enfants dans le catholicisme; il ne court pas après le cadavre d'un athée ou d'un libre-penseur pour l'enterrer avec la pompe illusoire d'un office à réclame. Ces mensonges devant Dieu et devant les hommes le scandalisent. En sorte qu'il se condamne lui-même, par le fait de son extrême délicatesse, par son refus de tendre la main, de faire des quêtes, d'exercer la moindre pression, et même de manifester un désir qui ressemblerait à une indiscrétion, il se condamne, dis-je, à l'isolement ou au petit nombre. Je le crois, l'Eglise ancienne-catholique sera une petite Eglise aussi longtemps que les hommes ne viendront pas d'eux-mêmes à la vérité religieuse, aussi longtemps que les masses auront besoin d'une autorité dite religieuse, qui les presse, les pousse, leur fasse violence. C'est le *compelle intrare* dont il est question dans l'Evangile; les anciens-catholiques consentiront-ils jamais à le pratiquer? J'en doute. Peut-être les générations futures seront-elles plus combatives sur le terrain pratique. En tout cas, la nôtre ne l'est pas. Nous sommes plus de douze, mais ne fussions-nous que douze, nous n'en aurions nul regret. Pour moi, je l'avoue, le petit nombre me ravit, et je me méfie des foules, des engouements et de tous les attraits exclusivement quantitatifs. On me dira que ce « pauca sed bona » contient beaucoup d'orgueil; c'est possible. Néanmoins je m'y tiens; je

le trouve encore plus modeste que « l'airain sonnant et la cymbale retentissante ». Non, les anciens-catholiques ne consentiront jamais ni à s'aplatir devant le succès et le grand nombre, ni a se décourager devant le petit nombre et l'insuccès. Si Guillaume d'Orange a pu dire en affaires politiques : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer », à plus forte raison devons-nous le dire quand il s'agit de la religion.

E. Michaud.